

LES SOURIS.

LÉGENDE ALLEMANDE.

De tous les fleuves de l'Europe, le Rhin, s'il n'est pas le plus considérable, est certainement le plus célèbre. Prenant sa source dans un palais de cristal, véritable grotte des fées, il présente dans son cours les trois phases de la vie humaine ; turbulent et colère comme l'enfant, il bondit et écume dès ses premiers pas entre les rochers et s'élance avec une joie bruyante de cascade en cascade ; plus tard, de torrent devenu fleuve, il s'apaise et se calme en s'éloignant de son berceau ; puis, sans perdre de sa majesté à mesure qu'il approche de la mer, ce vaste tombeau de tous les fleuves, il se ralentit en s'affaiblissant graduellement, comme un vieillard qui se courbe, et finit par se traîner en murmurant à travers les sables dorés dans lesquels il disparaît peu à peu.

De Mayence à Cologne le Rhin coule dans la plénitude de sa force et de sa gloire. Les poètes allemands lui ont décerné le titre de roi des fleuves ; il le mérite dans cette partie de son parcours. Ses eaux fauves et profondes, tantôt répandent comme une mer entre de plantureuses prairies, tantôt roulent majestueuses entre une double ceinture de rochers à pic couronnés de ruines pittoresques, qu bien, encadrées de vertes collines mollement étagées, réfléchissent, comme un miroir magique, des villes aux merveilleux clochers, de redoutables forteresses ceinturées d'épaisses murailles, d'antiques forêts dans lesquelles la faucille d'or des druides coupa le gey sacré, ou des villes endormies au penchant gazonné des côtes sous des massifs de fleurs et de verdure.

Sur ces bords poétiques, les légendes s'apanouissent de toutes parts, gracieuses ou terribles, sombres ou touchantes, chrétiennes ou païennes, réelles ou fantastiques. Les ruines et les monuments, qui sont l'œuvre de l'homme, y ont les leurs tout aussi bien que les animaux, les plantes et les rochers, qui sont l'œuvre de la main de Dieu.

Pour en cueillir un bouquet, il n'y a qu'à étendre la main ; si le bouquet ne suffit pas, rien n'empêche d'en former une gerbe.

Peut être un jour choisirai-je quelques pierres précieuses dans cet incomparable écrin qu'on appelle les bords du Rhin, pour en composer une parure ; aujourd'hui je n'en prendrai qu'une seule, la légende des souris, petite perle dont m'a fait cadeau un vieux batelier, qui ne se doutait guère de la valeur de son présent et du prix que j'y attachais.

A coup sûr, à en juger par le titre, cette légende ne peut être qu'une fable parfumée et fleurie.

Comment pourrait-il en être autrement, pour un récit dont les héros sont ces petits animaux si alertes, si éveillés, mais si faibles et si timides.

Chose étrange, presque toutes les légendes dans

lesquelles la souris ou le rat ont joué un rôle sont, au contraire, sombres et dramatiques.

Au moyen âge, le rat est presque toujours le symbole de l'esprit du mal, non pas en France et en Allemagne seulement, mais partout.

Lorsque Noé, eut, dit un vieux chroniqueur, enfermé dans son arche, œuvre de cent années de rudes labeurs, une paire de chacun des animaux que la fureur des flots déchainés devait épargner, le rat, en rongant sournoisement le plancher de cèdre, mit tout l'équipage en danger. Ce jour-là, ajoute le conteur, ce fut la couleuvre qui sauva l'espérance du monde en bouchant le trou avec sa tête qui, depuis, a conservé la forme cylindrique d'un bouchon.

Tel fut un des premiers méfaits du rat.

Un des premiers seulement, car auparavant, alors même que la terre était encore contenue en germe dans un œuf, sous la garde du puissant Vichnou, le rat qui, s'il en faut croire les Indiens, existait avant la création, fut surpris par le dieu au moment où, avec ses dents, il se préparait à briser l'enveloppe pour dévorer cet œuf, d'où est sortie l'humanité.

Ne pouvant détruire les hommes à l'état de germe, ni les noyer, alors qu'ils étaient réduits à une seule famille enfermée dans l'arche, les rats ne se tinrent pas pour battus.

Olaüs Magnus, dans sa mer des histoires, nous apprend que, sous le roi Regnardus, la Norvège se vit subitement envahie par une armée innombrable de souris auxquelles il fallut livrer des combats sanglants, combats dans l'un desquels le vaillant Regnardus eut l'œil droit crevé par une « sagette (petite flèche) très-subtilement jectée par une sorcière combattant comme un homme vaillant peut faire. »

En Hollande, les vieilles femmes content encore aujourd'hui aux enfants épouvantés la merveilleuse histoire du musicien des rats dont un dimanche, pendant que les habitants d'Amsterdam étaient à la messe, la flûte enchantée entraîna à travers une montagne tous les enfants de la ville jusqu'à un lac où ils furent engloutis jusqu'au dernier.

La légende des souris, telle que me la conta mon batelier, en passant au pied d'un flot isolé au milieu du Rhin et si petit qu'il semble ne surgir du sein des eaux que pour servir de piédestal à une tour solitaire, couronnée de créneaux et percée d'étroites embrasures, ne le cède en rien, pour le dramatique, à tous ces autres récits.

L'îlot est noir et bas, cerclé de blanche écume par les flots courroucés ; la tour est fauve et menaçante, d'énormes grilles se cramponnent aux longues embrasures comme pour en défendre l'accès ; le jour, on n'entend autour de la Mausenthurm que le bruit du fleuve irrité ; la nuit, les hiboux, seuls habitants de la tour, poussent leurs cris lugubres qui